

nous ne pouvons pas agir : nous écrivons. L'acte d'écrire permet une fuite qui reste l'une des caractéristiques de l'utopie littéraire. La seconde raison de mon parti pris ou de mon choix préalable de ces utopies pratiques plutôt que littéraires est peut-être moins visible. Les utopies que j'ai examinées sont en phase avec mes autres travaux portant sur la fiction. Les fictions sont intéressantes quand elles ne sont pas seulement des rêves hors de la réalité mais qu'elles dessinent une nouvelle réalité. Ma curiosité a donc été attirée par le parallèle entre la polarité du tableau et de la fiction et celle de l'idéologie et de l'utopie. En un sens, toutes les idéologies répètent ce qui existe en le justifiant, et cela donne ainsi un tableau – un tableau déformé – de ce qui est. En revanche, l'utopie a le pouvoir fictionnel de redécrire la vie.

Je voudrais maintenant faire quelques dernières remarques sur l'ensemble de ce qui précède. Ce qui rend difficile la discussion à propos de l'utopie, c'est que le concept comporte, finalement, la même ambiguïté que l'idéologie et ce, pour des raisons analogues. Parce que le concept d'utopie est un outil polémique, il appartient au champ de la rhétorique. La rhétorique continue de jouer un rôle parce que tout ne peut pas être scientifique. Comme le dit lui-même Althusser, la plus grande part de notre vie est de fait idéologique – nous pourrions également dire utopique –, en ce sens que cet élément de déviance, de prise de distance à l'égard de la réalité, est fondamental. De même que l'idéologie travaille à trois niveaux – la distorsion, la légitimation et l'identification –, l'utopie opère aussi à trois niveaux. D'abord, là où l'idéologie est une distorsion, l'utopie est fantasmagorique – totalement irréalisable. La fantasmagorie côtoie la folie. C'est une échappatoire, et on en a l'exemple dans la fuite en littérature. Ensuite, là où l'idéologie est légitimation, l'utopie est une alternative au pouvoir en place. Elle peut être soit une alternative au pouvoir, soit une forme alternative de pouvoir. Toutes les utopies, écrites ou réalisées, tentent d'exercer le pouvoir autrement qu'il ne s'exerce. Je vois même dans les fantaisies sexuelles de l'utopie – comme chez Fourier – une recherche qui ne porte pas tant sur les instincts humains que sur les possibilités de vivre sans struc-

ture hiérarchique et sur un mode communautaire. Le concept d'attraction est anti-hiérarchique. A ce deuxième niveau, le problème de l'utopie est toujours la hiérarchie : comment traiter de la hiérarchie et comment lui donner sens ? A un troisième niveau, de même que la fonction positive de l'idéologie est de préserver l'identité d'une personne ou d'un groupe, de même la fonction positive de l'utopie est d'explorer le possible, ce que Ruyer appelle « les possibilités latérales du réel ». Cette fonction de l'utopie est finalement celle du « nulle part ». Pour être là, *Dasein*, je dois aussi pouvoir être nulle part. Il y a une dialectique du *Dasein* et du nulle part. Dans la septième des *Élégies de Duino*, Rilke écrit : *Hiersein ist herrlich*, il est glorieux d'être ici. Nous devons transformer ce sentiment et dire à la fois qu'il est glorieux d'être ici et qu'il serait mieux d'être ailleurs.

Sans clore trop rapidement la problématique par ce schéma (les schémas sont très dangereux), disons que cette polarité de l'idéologie et de l'utopie permet d'illustrer les deux versants de l'imagination. L'une des fonctions de l'imagination est, sans aucun doute, de conserver les choses par le moyen des portraits et des tableaux. Nous gardons la mémoire de nos amis et de ceux que nous aimons par le moyen des photographies. Le tableau perpétue l'identité, alors que la fiction dit autre chose. Par conséquent, la dialectique propre à l'imagination elle-même est peut-être ici à l'œuvre, dans la relation entre tableau et fiction, comme elle est à l'œuvre dans le champ social, dans la relation entre idéologie et utopie. C'est pour repérer ce dynamisme élargi que j'ai constamment insisté sur le fait qu'il nous faut creuser sous la couche de surface, là où les distorsions de l'idéologie s'opposent aux illusions fallacieuses du fantasme. Si l'on en reste à cette couche de surface, on ne trouve qu'une apparente dichotomie de forces sans intérêt. Si l'on creuse en profondeur, on atteint le niveau du pouvoir. Le problème du pouvoir est pour moi la structure la plus fascinante de l'existence. Il nous est plus facile d'analyser la nature du travail et du discours, mais le pouvoir demeure une sorte de point aveugle dans notre existence. Je partage avec Hannah Arendt une grande attirance pour ce problème.

Lorsque nous creusons encore plus profondément, nous tou-